

L'AUTEURE AUX 4 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

# Jennifer L. Armentrout

*Ne te retourne pas*





*Ne te retourne pas*

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

À HUIS CLOS  
À DEMI-MOT  
JEU DE PATIENCE  
JEU D'INNOCENCE  
JEU D'INDULGENCE  
JEU D'IMPRUDENCE  
JEU D'ATTIRANCE  
JEU D'INCONSCIENCE  
OBSESSION  
L'ÉTERNITÉ, C'EST COMPLIQUÉ  
SI DEMAIN N'EXISTE PAS

*Numérique*  
JEU DE CONFIANCE  
JEU DE MÉFIANCE

### **OMBRE ET MYSTÈRE**

- 1 – Envoûtée
- 2 – Troublée
- 3 – Fascinée

### **LUX**

- 1 – Obsidienne
- 1.5 – Oubli
- 2 – Onyx
- 3 – Opale
- 4 – Origine
- 5 – Opposition

### **ORIGINE**

- 1 – Étoile noire
- 2 – Flamme obscure

### **COVENANT**

- 1 – Sang-mêlé
- 2 – Sang-pur
- 3 – Éveil
- 3.5 – Élixir (numérique)
- 4 – Apollyon
- 5 – Sentinelle

### **DARK ELEMENTS**

- 1 – Baiser brûlant
- 2 – Toucher glaçant
- 3 – Ultime soupir

# *Jennifer L.* **Armentrout**

*Ne te retourne pas*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Tasson



*Titre original*  
DON'T LOOK BACK

*Éditeur original*  
Hyperion, an imprint of Disney Book Group, New York

© Jennifer L. Armentrout, 2014

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2022

*À tous les lecteurs, à tous les blogueurs,  
petits ou grands, débutants ou confirmés.*





# 1

Je ne reconnaissais pas le nom de la rue. Aucun détail de cette route rurale ne m'était familier ni ne m'inspirait confiance. De grands arbres imposants et des herbes hautes obstruaient l'entrée de la maison délabrée. Des planches de bois barraient les fenêtres. Un trou béant faisait office de porte. Je frissonnai. Je n'avais pas la moindre envie de rester ici... devant cet endroit inconnu.

Pour une raison qui m'échappait, j'avais des difficultés à marcher. Je trébuchai sur l'asphalte glacé. En sentant le gravier coupant s'enfoncer dans la plante de mes pieds, je tressaillis.

Depuis quand étais-je pieds nus ?

Je me figeai et baissai les yeux. On pouvait voir des restes de vernis écaillés sous la terre et... le sang qui recouvraient mes orteils. Le bas de mon pantalon souillé de boue s'était rigidifié. Comme j'étais pieds nus, il avait dû traîner sur le sol. Cela tombait sous le sens. En revanche, je ne comprenais pas d'où provenait le sang. Pourquoi y en avait-il sur mon jean, au niveau de mes genoux ?

Un nuage passa devant mes yeux et ma vision s'assombrit comme si l'on avait placé un filtre gris devant moi. Tandis que j'observais le sol accidenté sous mes pieds, de larges rochers plats remplacèrent les petits cailloux. Une substance sombre

et épaisse dégoulinait dessus et s'infiltrait dans les interstices.

Je pris une grande inspiration et clignai les yeux. La vision disparut.

Mes mains, couvertes de griffures et de terre, tremblaient. Mes ongles étaient cassés et ensanglantés. Une bague argentée, maculée de boue elle aussi, ornait mon pouce. Lorsque mon regard remonta le long de mes bras, je sentis l'air se glacer dans mes poumons. Les manches de mon pull étaient déchirées et dévoilaient ma peau blanche couverte d'hématomes et d'entailles. Les jambes flageolantes, je continuai d'avancer tant bien que mal. J'étais incapable de me rappeler ce qui m'était arrivé. Ma tête était vide. Ma mémoire avait été engloutie par un gouffre noir, par le néant.

Une voiture passa devant moi et s'arrêta non loin. Quelque part, dans les tréfonds de mon subconscient, je reconnus les lumières clignotantes rouges et bleues. Je savais qu'elles étaient synonymes de sécurité. Sur le côté du véhicule noir et gris étaient inscrits dans un lettrage élégant les mots : POLICE DU COMTÉ D'ADAMS.

Le comté d'Adams ? Une impression de déjà-vu m'envahit avant de disparaître aussitôt.

La portière du conducteur s'ouvrit. Un policier sortit. Il parla dans la radio accrochée à son épaule, puis porta son attention sur moi.

— Mademoiselle ?

Il fit le tour de la voiture avec précaution. Il paraissait trop jeune pour être policier. À peine sorti du lycée, il portait déjà une arme à feu. Cela me semblait incongru. Et moi ? Est-ce que j'allais au lycée ? Je l'ignorais.

— Nous avons reçu des appels à votre sujet, dit-il d'une voix douce. Est-ce que vous allez bien ?

Je tentai de répondre, mais seul un croassement éraillé franchit mes lèvres. Je m'éclaircis la voix et grimaçai à la douleur aiguë qui se réveilla dans ma gorge.

— Je... je ne sais pas.

— Ce n'est pas grave.

Le policier approcha, les mains levées, comme si j'étais une biche apeurée prête à détalier au moindre faux pas.

— Je suis l'agent Rhode. Je suis là pour vous aider. Est-ce que vous savez ce que vous faites ici ?

— Non.

Mon estomac se noua. Je ne savais même pas où je me trouvais.

Son sourire se crispa.

— Comment vous appelez-vous ?

Comment je m'appelais ? Tout le monde connaît son nom. C'est l'évidence même. Pourtant, je dévisageais l'agent de police, incapable de lui donner une réponse. Mon ventre se serra de plus belle.

— Je ne... je ne sais pas comment je m'appelle.

Il cligna les yeux. Cette fois, son sourire disparut complètement.

— Vous ne vous souvenez de rien ?

Je tentai de nouveau de me rappeler, de me concentrer, mais seul le vide semblait emplir l'espace entre mes deux oreilles. Et je savais que ce n'était pas rassurant. Les larmes me montèrent aux yeux.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle. On va s'occuper de vous. (Il me prit par le bras avec douceur.) On découvrira ce qui vous est arrivé.

L'agent Rhode me mena jusqu'à la portière arrière de son véhicule de fonction. Je n'avais pas envie de m'asseoir de l'autre côté de la partition en Plexiglas. C'était la place des méchants. Ça, je ne l'avais pas

oublié. Je voulus le lui faire remarquer, mais je n'en eus pas le loisir. Il m'avait déjà installée sur la banquette et avait enroulé une couverture rêche autour de mes épaules.

Avant de m'enfermer dans la partie de la voiture réservée aux criminels, il s'agenouilla devant moi et m'adressa un sourire qui se voulait sans doute rassurant.

— Tout ira bien.

Malheureusement, je savais qu'il mentait. Il essayait uniquement de me consoler et cela ne marchait pas. Comment aurais-je pu le croire alors que je ne me souvenais même pas de mon propre nom ?

\*

\* \*

J'avais oublié mon nom. Pas ma phobie des hôpitaux. C'étaient des lieux froids et stériles qui empestaient le désinfectant et le désespoir. L'agent Rhode me laissa entre les mains de médecins qui me firent subir une batterie d'examens. On inspecta mes pupilles, on me fit quelques radios, puis on me prit du sang. Les infirmières bandèrent le côté de ma tête et nettoyèrent mes nombreuses plaies. Enfin, je me retrouvai dans une chambre individuelle, branchée à une intraveineuse remplie de liquides « qui m'aideraient à me remettre sur pied » et on me laissa seule.

Au bout d'un moment, une infirmière réapparut dans la pièce en poussant un chariot sur lequel étaient posés des ustensiles qui ne me disaient rien qui vaille et un appareil photo. Pourquoi un appareil photo ?

Après m'avoir tendu une blouse d'hôpital qui grattait, elle rangea mes vêtements dans un sac en

silence. Quand elle croisa mon regard, elle me sourit de la même façon que le policier. Un sourire factice, rodé par l'expérience.

Je découvris que je n'aimais pas ce genre de sourires. Ils me faisaient froid dans le dos.

— Il faut qu'on te fasse d'autres examens en attendant que le résultat des radios nous parvienne, ma belle. (Elle poussa doucement sur mes épaules jusqu'à ce que je m'allonge sur le matelas dur.) On doit également prendre des photos de tes blessures.

Les yeux rivés au plafond blanc, j'avais des difficultés à faire entrer de l'oxygène dans mes poumons. Ce fut encore pire lorsqu'elle me demanda de glisser un peu le long du lit, vers elle. La vague de honte qui me submergea me prit par surprise. *C'est tellement gênant !* Mon souffle se bloqua dans ma gorge. Cette pensée venait de mon passé. Elle remontait à avant... Avant quoi, au juste ?

— Détends-toi, ma puce. (L'infirmière se posta à côté du chariot.) La police est en train de contacter les comtés alentour pour savoir si on leur a rapporté la disparition d'une jeune femme. Ils ne vont pas tarder à retrouver ta famille.

Elle souleva un instrument long et fin qui brillait sous la lumière vive et impersonnelle.

Lorsqu'elle s'en servit, je ne pus empêcher les larmes de couler le long de mes joues. L'infirmière devait avoir l'habitude de ce genre de réactions, car elle finit son travail et partit sans un mot de plus. Moi, je me roulai en boule sous la couverture fine. Je restai ainsi, avec mes pensées vides, jusqu'à ce que je m'endorme.

Je rêvai que je tombais. Que je tombais dans une obscurité sans fond. Des cris résonnaient autour de moi, des grincements aigus qui me donnaient la

chair de poule. Puis, tout à coup, un son agréable me berça et me réconforta.

Au réveil, le lendemain matin, je décidai de commencer petit. Comment je m'appelais ? J'avais forcément un nom, mais je n'avais pas le moindre début de piste à ce sujet. Je m'allongeai sur le dos. En sentant le tube de la perfusion tirer sur ma main, je dus réprimer un couinement de douleur. On avait déposé un verre d'eau à mon chevet. Je me redressai lentement pour m'en saisir. Malgré mes précautions, le gobelet tremblait si fort dans ma main que de l'eau se répandit sur ma couverture.

L'eau. Il y avait quelque chose au sujet de l'eau. De l'eau sombre et huileuse.

La porte s'ouvrit. L'infirmière entra, accompagnée du médecin qui m'avait examinée la veille. Je l'aimais bien. Son sourire, à lui, était sincère, presque paternel.

— Tu te souviens comment je m'appelle ?

Je ne répondis pas, mais son sourire ne flancha pas pour autant.

— Je suis le Dr Weston. Je veux juste te poser quelques questions.

Il me posa les mêmes que les autres. Est-ce que je connaissais mon nom ? Est-ce que je me rappelais la raison pour laquelle je me trouvais sur cette route et ce que je faisais avant que le policier ne me récupère ? Ma réponse était toujours la même : non.

Du moins, jusqu'à ce qu'il change le thème de ses questions.

— Tu as lu *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* ?

Mes lèvres gercées se fendirent lorsque je souris. Ça, je le savais !

— Oui. C'est un livre qui traite de l'injustice liée au racisme et des différents types de courage qui existent en ce monde.

Le Dr Weston acquiesça d'un air approbateur.

— Très bien. En quelle année sommes-nous ?

Je haussai un sourcil.

— 2014.

— Quel mois ?

Comme je ne répondis pas tout de suite, son sourire s'évanouit.

— On est en mars, dis-je en m'humectant les lèvres. (Je commençais à être nerveuse.) Mais je ne sais pas quel jour.

— Nous sommes le 12 mars. Mercredi. Quel est le dernier jour dont tu te souviennes ?

Je triturai le bord de ma couverture avant de risquer, au hasard :

— Mardi ?

Les lèvres du Dr Weston s'étirèrent de nouveau en un sourire.

— Je pense que c'est moins récent. Tu étais déshydratée à ton arrivée ici. Est-ce que tu peux y réfléchir encore une fois ?

Je pouvais y réfléchir, mais cela n'aurait servi à rien.

— Je ne sais pas.

Il me posa d'autres questions, puis on m'apporta mon déjeuner. C'est ainsi que je découvris que je détestais la purée. Ensuite, je tirai le pied à perfusion derrière moi, comme une valise, jusqu'à la salle de bains. Dans le miroir, une inconnue me regardait.

Je ne l'avais jamais vue.

Pourtant, ce visage était le mien. Je me penchai pour examiner mon reflet. Des cheveux roux encadraient un menton légèrement pointu. Mes pommettes étaient hautes. La couleur de mes yeux était à mi-chemin entre le marron et le vert. J'avais un petit nez. C'était un soulagement. J'étais plutôt jolie. Du moins, je devais l'être sans l'hématome violet qui

s'étendait de la racine de mes cheveux à mon œil droit, qu'il recouvrait entièrement. Mon menton était également éraflé. On aurait dit une énorme tache de jus de framboise.

Je m'écartai du lavabo et tirai de nouveau le pied à sérum dans ma petite chambre. Des éclats de voix s'élevaient de l'autre côté de ma porte close. Je me figeai sans prendre la peine de me rallonger sur mon lit.

— Comment ça, elle ne se souvient de rien ? demanda une femme au timbre haut perché.

— Elle souffre d'une commotion cérébrale complexe qui affecte sa mémoire, expliqua le Dr Weston avec patience. L'amnésie devrait être temporaire, mais...

— Mais quoi, docteur ? s'enquit un homme.

La voix de cet étranger fit remonter une bribe de conversation du plus profond de mes pensées embrumées. La réminiscence résonna dans mon esprit comme une émission de télévision que l'on entend au loin, sans voir l'écran.

— *J'aimerais que tu passes moins de temps avec cette fille. Elle ne t'apporte que des ennuis. Je n'aime pas la façon dont tu te comportes en sa présence.*

C'était sa voix, celle de l'homme dans le couloir, mais j'ignorais de qui il s'agissait. Aucun autre souvenir lié à sa personne n'avait ressurgi.

— Elle pourrait également être permanente. Il est difficile de prédire ce genre de choses. Pour le moment, nous ne pouvons simplement pas en être sûrs. (Le Dr Weston se racla la gorge.) La bonne nouvelle, c'est que, pour le reste, ses blessures sont superficielles. Et d'après les examens plus approfondis que nous avons effectués, il est certain qu'elle n'a pas été agressée.



— Oh, mon Dieu ! s'écria la femme. Agressée ? Vous voulez dire...

— Joanna. Le docteur vient de dire que ce n'était pas le cas. Calme-toi.

— Comment veux-tu que je me calme ? rétorqua-t-elle. Ça fait quatre jours qu'elle a disparu, Steven.

— La police du comté l'a trouvée aux abords de la forêt de Michaux. (Le médecin marqua une pause.) Savez-vous ce qui aurait pu l'emmener là-bas ?

— Nous y avons une résidence secondaire, mais personne ne s'y est rendu depuis septembre. Nous avons vérifié qu'elle n'y était pas. Pas vrai, Steven ?

— Alors, elle va bien ? demanda l'homme sans relever. Elle a seulement un problème d'amnésie ?

— Oui, mais il ne s'agit pas d'un cas d'amnésie classique, répondit le docteur.

Je m'écartai de la porte et m'allongeai sur le lit. Mon cœur battait de nouveau à tout rompre. Qui étaient ces gens ? Que faisaient-ils ici ? Je remontai la couverture sur mes épaules. J'entendis certains passages du discours du médecin. Il parlait d'un traumatisme violent combiné à de la déshydratation et à une commotion cérébrale. Selon lui, tous les éléments étaient présents pour qu'un mécanisme de dissociation s'opère entre mon cerveau et mon identité propre. Ça avait l'air compliqué.

— Je ne comprends pas, entendis-je dire la femme.

— C'est un peu comme si vous écriviez quelque chose sur votre ordinateur et qu'après avoir enregistré le fichier, vous étiez incapable de vous rappeler où vous l'avez sauvegardé, expliqua le docteur. Le fichier est toujours là. Il faut simplement le retrouver. Elle n'a pas perdu ses souvenirs. Ils sont présents en elle, mais elle n'y a pas accès. Peut-être n'y accèdera-t-elle plus jamais.

Décontenancée, je me laissai aller en arrière. Où était passé ce fichier ?

Soudain, la porte s'ouvrit en grand. Je me recroquevillai sur moi-même. Une femme déboula dans la pièce d'un pas décidé, comme investie d'une mission. Ses cheveux brun-roux étaient relevés en un chignon élégant et mettaient en valeur un visage anguleux, mais très joli.

Elle s'arrêta net devant moi et m'examina de la tête aux pieds.

— Oh, Samantha...

Je la dévisageai. *Samantha* ? Ce prénom n'éveillait rien en moi. Je jetai un coup d'œil au médecin, qui hocha la tête pour m'encourager. *Sa-man-tha*... Non, toujours rien.

La femme approcha davantage. Pas le moindre pli ne déformait son pantalon en lin et son chemisier blanc. Des bracelets joncs dorés pendaient à ses poignets fins, et lorsqu'elle m'enveloppa dans ses bras, je captai un parfum de freesia.

— Mon bébé, dit-elle en me caressant les cheveux. Si tu savais comme je suis contente de te savoir saine et sauve.

Les bras rigides contre mes flancs, je ne pus réprimer un mouvement de recul.

La femme jeta un coup d'œil incertain derrière elle. L'homme que je ne connaissais pas était très pâle et paraissait bouleversé. Ses cheveux bruns étaient tout ébouriffés. Une barbe de plusieurs jours recouvrait son beau visage. Contrairement à cette femme, il ne réussissait pas à sauver les apparences. Je le scrutai jusqu'à ce qu'il se détourne et passe une main tremblotante sur sa joue.

Le Dr Weston vint à mon chevet.

— Je te présente Joanna Franco, ta mère, et Steven Franco, ton père.

Une main de fer se referma sur ma poitrine.

— Je... je m'appelle Samantha ?

— Oui, répondit la femme. Samantha Jo Franco.

Mon deuxième prénom était Jo ? Sérieux ? Je les observai l'un après l'autre. Lorsque je tentai de prendre une grande inspiration, elle se bloqua dans ma gorge.

Joanna – cette femme dont j'ignorais tout et qui se trouvait être ma mère – pressa une main contre ses lèvres puis se tourna vers l'homme à la tenue négligée et à la mine défaite qui, apparemment, était mon père. Elle reporta ensuite son attention sur moi.

— Tu ne nous reconnais vraiment pas ?

Je secouai la tête.

— Non. Je... je suis désolée.

Elle se leva et s'éloigna du lit tout en s'adressant au Dr Weston.

— Comment peut-elle nous avoir oubliés ?

— Madame Franco, vous devez lui laisser le temps de se rappeler. (Il se tourna vers moi.) Tu t'en sors très bien.

Je n'en avais pas l'impression.

Puis il reprit à l'intention de... de mes parents.

— Nous aimerions la garder en observation un jour de plus. Ce dont elle a besoin pour l'instant, c'est de repos et d'un environnement rassurant.

Je regardai de nouveau l'homme. Il m'observait également, mais on aurait dit qu'il ne me voyait pas vraiment. C'était mon père. Mon papa. Un parfait inconnu.

— Vous pensez que son état pourrait être permanent ? demanda-t-il en se frottant le menton.

— Il est encore trop tôt pour le dire, répondit le Dr Weston. Elle est jeune et en bonne santé. Les chances sont de son côté. (Il se dirigea vers la sortie,

mais s'arrêta devant la porte.) N'oubliez pas : il faut qu'elle se ménage.

Ma mère s'assit sur le bord du lit. Je voyais qu'elle faisait de son mieux pour se ressaisir. Délicatement, elle me prit la main, la retourna et effleura mon poignet du bout des doigts.

— Je me rappelle la première et dernière fois que nous t'avons emmenée à l'hôpital. Tu avais dix ans. Tu vois, ça ?

Je baissai les yeux. Une fine cicatrice blanche barrait ma peau, juste sous ma paume. Oh ! Je ne l'avais pas remarquée.

— Tu t'es cassé le poignet pendant un entraînement de gymnastique.

Elle déglutit bruyamment avant de relever la tête. Ses yeux noisette qui ressemblaient énormément aux miens et ses lèvres parfaitement maquillées n'éveillaient rien en moi. À l'endroit où auraient dû se trouver mes souvenirs et mes émotions, il n'y avait qu'un immense vide.

— C'était une fracture assez grave. Tu as dû subir une opération. On a eu la peur de notre vie.

— Tout ça parce que tu faisais ton intéressante sur la poutre, ajouta mon père d'une voix rauque. Le professeur t'avait dit de ne pas faire de... Qu'est-ce que c'était, déjà ?

— Un saut de mains arrière, répondit faiblement ma mère sans me quitter du regard.

— C'est ça. Tu ne l'as pas écouté. (Il me sonda quelques instants.) Tu ne te souviens vraiment de rien, mon ange ?

Le poids qui pesait sur ma poitrine se répandit jusqu'à mon ventre.

— J'aimerais me rappeler. Je vous le jure, mais je... (Ma voix se brisa. Je libérai ma main et la portai à ma poitrine.) Je n'y arrive pas.

Ma mère s'efforça de sourire et noua ses mains sur ses genoux.

— Ce n'est pas grave. Scott était très inquiet, lui aussi. Ton frère, ajouta-t-elle. Il est resté à la maison.

J'avais un frère ?

— Tous tes amis nous ont aidés à te chercher. Ils ont distribué ta photo un peu partout pour te retrouver et ils ont organisé des soirées de soutien, reprit-elle. Pas vrai, Steven ?

Mon père opina d'un air absent. À voir son expression, son esprit s'était égaré très loin d'ici. Peut-être au même endroit que cette fameuse Samantha Jo.

— Del était fou d'inquiétude. Il t'a cherchée jour et nuit. (Ma mère recoiffa en arrière une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon.) Il aurait voulu nous accompagner aujourd'hui, mais nous avons pensé qu'il valait mieux venir seuls pour le moment.

Je fronçai les sourcils.

— Del ?

Mon père s'éclaircit la voix et reporta son attention sur nous.

— Del Leonard. Ton petit ami, mon ange.

— Mon petit ami ?

Oh, Seigneur. Des parents et un frère ne suffisaient pas. Il fallait aussi que j'aie un copain.

— Oui. Vous êtes ensemble depuis... Eh bien, depuis toujours. Vous avez prévu d'étudier à Yale ensemble à la rentrée, comme vos pères respectifs.

— Yale, murmurai-je. (Je connaissais Yale.) Ça a l'air sympa.

Ma mère adressa un regard suppliant à mon père. Il fit un pas en avant, mais au même moment, deux policiers entrèrent dans la pièce. Elle se leva et épousseta son pantalon.

— Messieurs ?

Je reconnus l'agent Rhode, mais pas son collègue plus âgé. Rien d'étonnant à cela : tout était nouveau pour moi. Il adressa un signe de la tête à mes parents.

— Nous avons quelques questions à poser à Samantha.

— Ça ne peut pas attendre ? demanda mon père qui s'extirpa de sa torpeur. (Une aura d'autorité se dégagea soudain de lui.) Le moment est très mal choisi.

L'agent le plus âgé esquisssa un sourire crispé.

— Nous sommes ravis que votre fille vous soit revenue saine et sauve. Malheureusement, une seconde famille attend toujours des nouvelles de sa fille.

Je me redressai et jetai à mes parents un regard perdu.

— Quoi ?

Ma mère s'approcha de moi et me prit de nouveau la main.

— Ils parlent de Cassie, ma chérie.

— Cassie ?

Elle m'adressa un sourire qui tenait davantage de la grimace.

— Cassie Winchester est ta meilleure amie. Elle a disparu en même temps que toi.

Cassie Winchester. *Ma meilleure amie*. Ces mots avaient du sens, un poids, pourtant, comme ceux de *mère* et de *père*, ils ne faisaient remonter aucun souvenir ni émotion à la surface. Je dévisageai les policiers. J'aurais sans doute dû ressentir quelque chose, mais je ne connaissais pas cette fille, cette Cassie.

Le plus vieux des deux se présenta comme l'inspecteur Ramirez, puis me posa les mêmes questions que j'avais entendues des dizaines de fois.

— Savez-vous ce qui vous est arrivé ?

— Non.

Je regardai le liquide de l'intraveineuse se déverser, goutte à goutte, dans les veines de ma main.

— Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ? demanda l'agent Rhode.

Je levai les yeux vers lui. Il avait les mains croisées derrière son dos. Quand mon regard rencontra le sien, il me fit un signe de la tête. C'était une question d'une simplicité extrême. J'aurais voulu pouvoir y répondre. J'en avais besoin. Je jetai un coup d'œil à ma mère. Le sang-froid dont elle avait fait preuve jusqu'à présent commençait à la désertier. Ses yeux brillaient de larmes et sa lèvre inférieure frémissait.

Mon père s'éclaircit la voix.

— Messieurs, est-ce que ça ne pourrait pas attendre ? Elle a déjà assez souffert. Si elle savait quelque chose, elle vous l'aurait dit.

— Le moindre détail est important, m'encouragea l'inspecteur Ramirez sans répondre à mon père. Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

Je fermai les yeux. Je me rappelais forcément quelque chose. Je savais que j'avais lu *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Sans doute pour les cours, mais je ne revoyais ni l'école ni le professeur. Je ne savais même pas en quelle classe j'étais. C'était affreux, comme sensation.

L'agent Rhode s'approcha, ce qui lui valut un regard mécontent de son partenaire. Il sortit une photo de la poche de sa chemise et me la montra. Il s'agissait d'une fille. Elle me ressemblait beaucoup, mais ses cheveux n'étaient pas aussi roux que les miens. Ils tiraient davantage sur le brun. Ses yeux, d'un vert troublant, étaient encore plus beaux que les miens. En fait, on aurait pu passer pour des sœurs.

— Vous la reconnaissez ?

Frustrée, je secouai la tête.

— Ce n'est pas grave. Le docteur nous a avertis que votre mémoire ne reviendrait pas tout de suite. Quand vous...

— Attendez ! (Je me redressai d'un bond. L'intraveineuse que j'avais encore oubliée tira sur ma main et manqua se détacher.) Attendez. Je me souviens de quelque chose.

Mon père fit mine de s'approcher, mais l'inspecteur l'en dissuada :

— De quoi s'agit-il ?

Je déglutis. Ma gorge était soudain très sèche. Ce n'était pas grand-chose, pourtant, j'avais l'impression d'avoir fait une énorme avancée.



— Je me souviens de pierres. De gros rochers. Ils étaient lisses. Et plats. De la couleur du sable.

Il y avait également eu du sang, mais je le gardai pour moi parce que je n'étais pas certaine que cela ait été bien réel.

Mes parents se regardèrent. L'inspecteur Ramirez soupira. Mes épaules s'affaissèrent. Visiblement, cette information ne les aidait pas.

L'agent me tapota le bras.

— C'est bien. C'est très bien. Nous pensons que tu étais dans la forêt de Michaux. Ça correspond à ta description.

Moi, je n'avais pas l'impression que c'était si bien. J'observai mes ongles sales. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille. Les policiers continuèrent de parler à mes parents comme si je n'étais pas là. La disparition de Cassie était importante. Je le comprenais. Je ressentais de la pitié pour elle et j'aurais aimé les aider à la retrouver, mais j'ignorais comment m'y prendre.

Je leur jetai un coup d'œil en coin. L'inspecteur Ramirez me regardait attentivement, les yeux plissés, d'un air soupçonneux. Un frisson me parcourut l'échine. Je me détournai aussitôt. Au fond de moi, j'avais l'impression de mériter sa méfiance.

D'être coupable de quelque chose, de quelque chose de terrible.

Un mélange de peur et de confusion s'insinua dans mes veines lorsque les inconnus, euh, mes parents, signèrent mon autorisation de sortie de l'hôpital le lendemain. Je n'arrivais pas à croire qu'on les laissait m'emmener comme ça. Et s'ils n'étaient pas vraiment mes parents ? Et s'ils étaient en train de m'enlever ?

Je divaguais.

Personne ne pouvait prétendre être les parents d'une fille de dix-sept ans sans montrer de preuve. Oui, parce que j'avais dix-sept ans. Je l'avais découvert en jetant un œil à la fiche accrochée à mon lit le matin même.

Mon regard se posa sur les cheveux bruns de mon père. Un charisme naturel semblait l'envelopper et habiter chacun de ses gestes. Sans rien savoir de lui, je devinais qu'il était un homme puissant.

De grands arbres et des collines verdoyantes aussi bien entretenues que les terrains de golf que j'avais vus à la télévision dans ma chambre d'hôpital bordaient la route qui menait à leur maison. En haut d'une pente, j'aperçus un amoncellement de petites maisons cosy.

On les dépassa... dans notre Bentley.

J'avais très vite compris qu'ils étaient riches. Riches à en vomir. Étrangement, je ne me souvenais absolument pas de ma vie, mais j'étais capable de flairer l'argent du premier coup.

Je n'arrêtais pas de passer ma main sur mon siège en cuir. La voiture était sans doute neuve, car elle avait cette odeur bien particulière de sortie d'usine.

Puis je vis notre maison. Bon sang, elle faisait la taille d'un petit hôtel. La bâtisse était intimidante avec ses colonnes de marbre épaisses à l'avant et ses cinq ou six étages qui s'élevaient vers le ciel. Le garage sur la gauche était plus imposant que les maisons que nous venions de dépasser.

— C'est vraiment notre maison ? demandai-je tandis que l'on contournait une fontaine, d'assez mauvais goût, entourée de feuillage, au milieu de l'allée.

Ma mère tourna la tête vers moi avec un sourire crispé.

— Bien sûr, ma puce. Tu as toujours vécu ici. Moi aussi. C'était la maison de mes parents.

— C'était ? demandai-je, curieuse.

— Ils ont déménagé à Coral Gables. (Elle s'interrompit et prit une légère inspiration.) Ils sont en Floride, chérie. Ici, c'est leur propriété familiale.

*Propriété.* Un terme plutôt pompeux. Je reportai mon attention sur mon père en songeant que ma mère avait dit « leur » et pas « notre ». Comme si la maison n'était pas celle de mon père, mais celle de sa famille à elle.

Repoussant cette pensée dans un coin de mon esprit, j'inspirai profondément, puis regardai de nouveau par la fenêtre. Seigneur. Je vivais ici.

Lorsque je pénétrai dans l'entrée somptueuse et vis le chandelier en cristal qui valait sans doute plus cher que ma propre vie, je décidai que je n'avais plus envie de repartir. Il y avait des objets hors de prix dans tous les recoins. Le tapis près du grand escalier paraissait très moelleux. Des peintures à l'huile représentant des paysages exotiques ornaient les murs blanc cassé. Et des dizaines de portes promettaient l'existence d'autant de pièces fabuleuses.

Je restai plantée là, le souffle court.

Mon père posa la main sur mon épaule et la serra doucement.

— Tout va bien, Sammy. Prends ton temps.

Je détaillai le visage de cet homme que j'aurais dû connaître. Ses yeux sombres ; son beau sourire ; sa mâchoire puissante... Je ne ressentais rien. Mon père était un étranger.

— Où est ma chambre ?

Il baissa la main.

— Joanna, pourquoi ne l'accompagnes-tu pas à l'étage ?

Ma mère avança lentement vers moi, à pas mesurés, et enroula ses doigts froids autour de mon bras. Elle me guida dans les escaliers en me parlant des

gens qui avaient aidé à me chercher. Le maire en faisait partie, ce qui, pour elle, était clairement important. Le gouverneur avait également envoyé ses meilleurs vœux à notre famille.

— Le gouverneur ? murmurai-je.

Elle hocha la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Ton arrière-grand-père était sénateur. Le gouverneur Anderson est un ami de la famille.

J'ignorais quoi répondre à ça.

Ma chambre était située au deuxième étage, au bout d'un long couloir éclairé par plusieurs appliques murales. Ma mère s'arrêta devant une porte sur laquelle était placardé un autocollant « Chienne méchante ».

Un sourire me chatouilla les lèvres tandis qu'elle ouvrait la porte et se plaçait sur le côté. J'entrai avec précaution dans cette chambre inconnue qui sentait la pêche. Après quelques pas, je m'immobilisai.

— Je te laisse, dit-elle avant de se racler la gorge. J'ai demandé à Scott de sortir tes albums de promo. Ils sont posés sur le bureau. Regarde-les quand tu te sentiras prête. Le Dr Weston dit que ça peut t'aider.

M'aider à retrouver le fichier perdu de ma mémoire. Les lèvres pincées, j'examinai la pièce. Elle était grande. Au moins vingt fois plus que ma chambre d'hôpital. Un lit trônait en son centre. Un édredon d'un blanc immaculé le bordait à la perfection. Au milieu des coussins brodés de fils d'or disposés dessus se prélassait un ours en peluche marron, qui paraissait incongru dans cette chambre sophistiquée.

Ma mère s'éclaircit la voix. J'avais oublié qu'elle était là. Je me retournai et attendis qu'elle me parle. Son sourire était triste, mal à l'aise.

— Si tu as besoin de moi, je serai au rez-de-chaussée.

— D'accord.

Elle disparut après un bref hochement de tête. J'en profitai pour inspecter la pièce. Les albums étaient bien sur mon bureau, mais je ne les touchai pas. Je n'étais pas encore prête à me plonger dans des souvenirs qui, pour moi, n'existaient pas. Il y avait un Mac à côté d'autres appareils plus petits, dont un iPod. Un écran plat était accroché au-dessus du bureau. Je supposai que la télécommande posée à côté le contrôlait.

Je me dirigeai ensuite vers le placard et en ouvris la double porte. C'était un dressing. Une part de moi était curieuse. Les vêtements n'étaient pas quelque chose d'important à mes yeux. Je le sentais. En revanche, en apercevant les étagères du fond, je faillis crier d'excitation.

Apparemment, les chaussures et les sacs étaient mon péché mignon.

Était-ce un trait de caractère de mon ancien moi ou ce penchant s'expliquait-il simplement parce que j'étais une fille ? Je n'en étais pas certaine. Je fis glisser mes doigts sur les robes. Rien qu'au toucher, je sus que c'était de la qualité.

De retour dans ma chambre, je me rendis compte que j'étais l'heureuse propriétaire d'un balcon ainsi que d'une salle de bains privée remplie de produits de beauté que j'avais hâte de tester. À côté du lit, je repérai un cadre en liège sur lequel étaient punaisées des photos. Eh bien. J'avais beaucoup d'amies, toutes... habillées comme moi. Les sourcils froncés, j'observai le méli-mélo de clichés de plus près.

Sur l'un d'eux, cinq filles prenaient la pose. J'étais au centre. Nous portions la même robe fourreau, mais dans un coloris différent. Seigneur. Des tenues coordonnées ? Un sourire moqueur aux lèvres, je continuai de parcourir les images. Il y en avait une de moi avec deux autres filles. On se trouvait sur

un terrain de golf et on avait l'air d'être heureuses. Sur une autre photo, le même groupe que sur la première posait sur un ponton, devant un bateau baptisé *Mon Ange*, en tout petits bikinis. Le mien était noir. Je commençais à remarquer une certaine tendance.

Je fis courir mes mains sur mes hanches et mon ventre, ravie de confirmer que le corps que je voyais était réellement le mien. D'autres photos semblaient prises à l'école. On y voyait un groupe de filles assises autour d'une table gigantesque, entourées de garçons.

Sur les photos, je souriais toujours, mais mon sourire... clochait. Il me faisait penser à celui qu'arboraient ceux qui s'étaient occupés de moi à l'hôpital. Un sourire de poupée, faux, figé. Le mien paraissait également froid. Calculateur.

Une fille en particulier se tenait toujours à côté de moi. Nous nous tenions parfois par le bras ou faisons mine d'embrasser l'objectif. Elle portait toujours du rouge. Un rouge qui rappelait la couleur du sang frais.

Son sourire ressemblait au mien. C'était la fille sur la photo que l'agent m'avait montrée à l'hôpital. Une émotion violente explosa dans mon ventre. De la jalousie ? Étais-je jalouse d'elle ? Non, je me trompais. Elle était mon amie. Ma meilleure amie. Du moins, c'était ce que l'on m'avait dit.

Je voulais en savoir plus à son sujet.

Avec précaution, je détachai du panneau en liège une photo où nous n'étions que toutes les deux et la rapprochai de mon visage. Son sourire me fit frissonner. Je relevai aussitôt les yeux. Les couleurs de la pièce disparurent, remplacées par des teintes de gris maussades. De la chair de poule se forma sur ma peau. *Froid. Il fait tellement froid ici et sombre. Et ce flot incessant... Dedans. Dehors. Dedans. Dehors...*

Je fermai les yeux et secouai la tête pour faire disparaître l'odeur de terre froide et humide qui avait soudain rempli mes narines. Lorsque je me résolus à rouvrir les paupières, la pièce avait retrouvé ses couleurs vives. Mon regard se posa de nouveau sur les photos punaisées au panneau. Elles me parurent floues. Une vision apparut soudain devant moi. Une gamine blonde avec un sourire éclatant et un chapeau rouge souple me tendait les bras.

La fille disparut très vite, comme si elle n'avait jamais été là. Perplexe, je passai en revue les photos en espérant la trouver sur l'une d'elles. Dans ma tête, elle avait eu l'air de n'avoir qu'une dizaine d'années. Pourtant, il n'y avait aucune enfant qui lui ressemblait sur le panneau, ni même une version plus âgée d'elle. Les épaules affaissées, je fis un pas en arrière, déçue. Contrairement à celui des autres, le sourire de cette fille m'avait paru chaleureux et sincère. J'aurais été contente de la voir parmi mes amis.

— Regardez qui est de retour !

La voix grave me prit par surprise. Je sursautai et laissai tomber la photo que je tenais à la main. Désorientée, je me retournai vivement.

Un garçon se tenait devant la porte. Il était grand et élancé. Ses cheveux auburn mi-longs tombaient devant ses yeux noisette. Son expression avait quelque chose de malicieux. J'étais prête à parier qu'il s'agissait de mon frère. Nous nous ressemblions beaucoup. C'était Scott. Mon frère jumeau. Du moins, c'était ce que ma mère m'avait expliqué sur le chemin du retour.

Il m'observait avec curiosité.

— Tu comptes arrêter tes conneries et m'avouer la vérité ?

Je poussai la photo sous le lit du bout des orteils, puis essuyai mes mains moites sur mes hanches.

— Comment... comment ça ?

Il marcha tranquillement dans la pièce et s'arrêta à quelques pas de moi. Nous faisons la même taille.

— Où étais-tu vraiment, Sam ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? (Il rit. La peau au coin de ses yeux se rida.) Allez, dis-le-moi. Dans quoi vous vous êtes fourrées avec Cassie, cette fois ?

— Cassie a disparu, marmonnai-je, le regard rivé au sol.

Elle ne ressemblait pas exactement à la fille que l'agent m'avait montrée. Je me penchai et ramassai la photo que j'avais glissée sous le lit.

— C'est elle, pas vrai ? Cassie ?

Il fronça les sourcils et jeta un coup d'œil au cliché.

— Oui. C'est Cassie.

Je posai rapidement la photo sur la table de chevet.

— J'ignore où elle se trouve.

— Moi, j'ai plusieurs idées.

Voilà qui piquait ma curiosité. Je me campai sur mes talons.

— Ah oui ?

Scott s'affala sur le lit avec nonchalance.

— Je parie que tu l'as butée et que tu as caché son corps quelque part, ricana-t-il. C'est ma théorie principale.

Je me sentis blêmir, horrifiée.

En voyant mon expression, son sourire s'évanouit.

— Je plaisante, Sam. Bon sang.

— Oh !

Une bouffée de soulagement m'envahit. Je m'assis sur le bord du lit et portai mon attention sur mes ongles au vernis écaillé. En un instant, tout devint gris et blanc. La seule couleur qui demeurerait était le rouge, un rouge vif et criard sous mes ongles. *Des sanglots étouffés. Quelqu'un pleurait.*



Scott me prit par le bras.

— Hé, ça va ?

Je clignai les yeux. Aussitôt, la vision et les sons se dissipèrent. Je plaçai les mains sous mes jambes.

— Oui, ça va.

Il se redressa pour me regarder dans les yeux.

— Merde. Tu ne fais pas semblant.

— Semblant ? À propos de quoi ?

— Cette histoire d'amnésie. J'avais parié que tu étais allée faire la fête quelque part, que tu t'étais bourré la gueule pendant des jours et que tu ne pouvais pas rentrer avant d'avoir dessoûlé.

Seigneur.

— Ça m'arrive souvent ?

Un éclat de rire échappa à Scott.

— Ouais... Cette conversation est beaucoup trop étrange pour que tu joues la comédie.

J'étais de plus en plus perdue.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Pour commencer, tu ne m'as pas mis à la porte de ta chambre ni menacé de faire de ma vie un enfer...

— J'ai l'habitude de faire ça ?

Il me regarda avec de grands yeux.

— Oh que oui. Parfois, tu vas même jusqu'à me frapper. Une fois, j'ai riposté. Ça s'est mal terminé. Papa était furieux. Maman a failli avoir une crise cardiaque.

Je haussai les sourcils.

— On... se bat ?

Scott s'adossa à la tête de lit en secouant la tête.

— Franchement, c'est trop bizarre, tout ça.

Je n'en doutais pas. Je sortis mes mains de sous mes jambes en soupirant.

— Revenons à cette histoire de tuer Cassie et de cacher son corps. Pourquoi est-ce que tu as dit ça ?

— Je plaisantais. Vous êtes les « meilleures amies du monde », dit-il d'une voix moqueuse. Enfin, depuis deux ans, il y a une rivalité sourde entre vous. Ça a commencé en deuxième année de lycée quand tu as été élue reine du bal de promo et qu'elle a dû faire partie de ta cour. Du moins, c'est ce que tu racontes à tout le monde. Moi, je pense que ça a commencé en première année, quand tu t'es mise à sortir avec Del le débile.

— Del le débile ? C'est mon copain ?

— Plus que ça. Ton monde tout entier tourne autour de lui.

Cette idée ne me plaisait pas. Je grimaçai.

— Je ne me souviens pas de... lui, non plus.

— Son ego va en prendre un coup, glissa-t-il avec un sourire. Tu sais, c'est sans doute la meilleure chose qui soit jamais arrivée.

— Que je perde la mémoire et que je ne sache pas où j'étais pendant des jours, tu veux dire ?

Une étincelle de colère s'alluma en moi, aussi familière que puissante.

— Ravie que ça te fasse plaisir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. (Scott se redressa et me regarda droit dans les yeux.) Tu terrorisais tous ceux qui te connaissaient. Ça, dit-il en me désignant, pour moi, c'est beaucoup mieux.

Le sentiment de gêne m'envahit de nouveau et s'enroula autour de mes entrailles. Moi, j'étais une terreur ? Je me mordis les lèvres, frustrée de ne pas pouvoir confirmer ou nier ses paroles.

Quelqu'un s'éclaircit la voix.

On se retourna et... waouh. Waouh. J'en restai bouche bée. Un garçon très grand se tenait sur le seuil de ma chambre. Des cheveux brun foncé tombaient sur son front et frisaient autour de ses oreilles. Sa peau était extrêmement hâlée, comparée

à mon teint pâle. Il avait sans doute des ancêtres amérindiens ou hispaniques. Ses pommettes hautes lui donnaient un côté exotique et sa mâchoire puissante était crispée. Le tee-shirt à manches longues qu'il portait faisait ressortir ses larges épaules et ses biceps. Il avait un corps élancé d'athlète et les muscles qui allaient avec.

Une casquette de base-ball noire se balançait au bout de ses doigts, comme s'il l'avait oubliée. Quand nos regards se croisèrent, je sentis mon cœur se réveiller. Ses yeux étaient d'un bleu intense et magnétique, le bleu du ciel avant que la journée se termine et que la nuit reprenne ses droits. La couleur du crépuscule. Un soulagement intense se lisait dans son regard ainsi que de la méfiance que je ne comprenais pas.

— C'est mon petit ami ? murmurai-je, pleine d'espoir et de craintes à la fois.

S'il était mon petit ami, qu'allais-je bien pouvoir faire de lui ? Bon, d'accord, j'avais plein d'idées qui impliquaient des baisers, des caresses et des tas de choses tout aussi agréables, mais il était... beau à en baver et ça m'intimidait énormément.

Scott s'étouffa sur un éclat de rire.

Le garçon sur le seuil jeta un coup d'œil à mon frère, puis reporta son attention sur moi. Le rouge me monta aux joues. Comme le soulagement se lisait toujours dans son regard, mes lèvres s'étirèrent en un sourire hésitant. Il était content de me voir. Pourtant, ses yeux se firent soudain distants. On aurait dit deux éclats de glace.

— Ton petit ami ? Mais oui..., dit-il lentement d'une voix grave et suave. Je refuserais de sortir avec toi même si tu me payais mes frais de scolarité à l'université de Pennsylvanie l'année prochaine.

Piquée au vif et embarrassée, je reculai comme s'il m'avait frappée. La question quitta mes lèvres sans que je puisse la retenir.

— Et pourquoi ça ?

Il me regarda comme si un troisième bras m'avait poussé sur la tête et lui faisait de grands signes. Puis il se tourna vers mon frère en haussant les sourcils.

— Je t'attends dehors.

— Pas de souci, mon pote. À tout', Car.

— Il s'appelle Car ? demandai-je en croisant les bras.

Le garçon au nom de véhicule se figea et se tourna de nouveau vers nous.

— Car pour Carson Ortiz.

Oh. Évidemment que c'était un diminutif. Je me sentis soudain très bête.

Carson plissa les yeux.

— Elle ne se souvient vraiment de... rien ?

— Non, répondit Scott, les lèvres pincées.

Carson fit mine de reprendre sa route, mais s'arrêta de nouveau. Il marmonna quelque chose dans sa barbe avant de me jeter un dernier coup d'œil.

— Je suis content que tu sois saine et sauve, Sam.

Puis il partit sans me laisser le temps de répondre. Je me tournai vers Scott.

— Il ne m'aime pas.

À la façon dont mon frère me regardait, il était clair qu'il se retenait de rire.

— Non, c'est un euphémisme.

Une sensation étrange me noua le cœur.

— Pourquoi ?

Il se leva du lit en soupirant.

— Parce que tu ne l'aimes pas non plus.

Je ne l'aimais pas ? Je n'avais donc aucun goût ? Il était clairement le futur père idéal. À cette idée,

je fronçai les sourcils. Qu'est-ce que je savais des futurs pères idéaux, au juste ?

— Je ne comprends pas.

— Tu t'es un peu comportée comme une garce avec lui... ces dernières années.

— Pourquoi ?

Son expression trahissait sa lassitude pour cette question.

— Parce que son père fait partie du personnel et que tu n'es pas fan des petites gens. Ni de leurs enfants ni de tous ceux qui les fréquentent.

Je laissai tomber mes mains sur mes genoux. Je ne savais pas quoi répondre à ça. Il plaisantait sûrement.

— On a du personnel ?

Scott leva les yeux au ciel.

— Papa et maman, oui, ce qui est drôle, parce que maman n'a jamais travaillé de sa vie. (Quand il vit mon expression, il jura.) Bon sang, j'ai l'impression de parler à une gamine de deux ans.

La colère me démangea. La peine, aussi.

— Excuse-moi. Va discuter avec Car. Lui, au moins, il ne souffre pas d'une baisse de QI.

Une lueur de regret passa dans ses yeux.

— Écoute, je suis désolé, soupira-t-il. Je ne le pensais pas, mais Sam, il faut que tu comprennes que la situation est très étrange pour moi. On se croirait dans *L'Invasion des profanateurs*.

Il n'y avait pas que pour lui que la situation était étrange. Je jetai un coup d'œil à l'encadrement de la porte vide. J'étais nerveuse et un peu inquiète. Et à dire vrai, je n'avais aucune envie qu'on me laisse seule.

— Vous allez où ?

Il baissa les yeux vers son survêtement en haussant un sourcil.

— On a entraînement de base-ball.

— Je peux venir avec vous ?

La surprise se peignit sur son visage.

— Tu détestes le base-ball. Tu n'assistes aux matchs que pour Del.

— Je ne connais pas ce Del ! (Je serrai les poings, même si cela ne servait à rien.) Je ne sais pas ce que je déteste ni ce que j'aime. Je ne sais pas ce que je dois dire ni faire. Je ne me souviens de rien de tout ça. Et pour couronner le tout, je viens d'apprendre que tout le monde me hait, y compris ma meilleure amie, meilleure amie qui a disparu en même temps que moi et je ne me rappelle même pas comment !

J'observai la pièce autour de moi. J'avais presque les larmes aux yeux.

— Et mon deuxième prénom est Jo. Qui donne un deuxième prénom pareil à son enfant ?

Scott ne répondit pas tout de suite. Il s'agenouilla devant moi. Ce face-à-face était déroutant, car j'avais l'impression de voir mon reflet en plus masculin et avec des traits plus marqués.

— Sam... Tout va s'arranger.

Ma lèvre inférieure trembla.

— Tout le monde n'arrête pas de dire ça, mais... et si ce n'était pas le cas ?

Il resta silencieux.

Parce qu'il savait que c'était la vérité, que tout ne s'arrangerait pas. J'étais coincée dans cette vie que je ne me rappelais pas, enfermée dans l'enveloppe de cette fille, de cette Samantha Jo Franco, et plus j'en apprenais à son sujet, plus je la détestais.

### 3

Le samedi suivant, je rencontrai mes amies pour la première fois. Elles parlaient beaucoup et se ressemblaient beaucoup. Toutes avaient des mèches plus claires placées stratégiquement dans leurs chevelures et toutes auraient eu besoin d'abuser des donuts que j'étais moi-même en train d'engouffrer.

Elles s'agglutinèrent autour de moi et me prirent dans leurs bras en pleurant. Ma mère, elle, resta dans la cuisine, un verre de vin à la main à 11 heures du matin. L'une des trois filles sortait du lot. J'appris rapidement son nom.

Veronica Hodges.

Blonde. Bronzée. Mince. Parfaite. C'était le genre de fille qui aurait pu jouer dans une publicité pour un salon de bronzage ou être couronnée reine de promo en bikini.

Veronica passa une main manucurée sur son pull en cachemire blanc. Lorsqu'elle posa le regard sur le sachet de donuts et de croissants, ses lèvres rouges esquissèrent une grimace de dégoût comme s'il avait grouillé de cafards.

— On est tellement contentes de te savoir saine et sauve, Sammy. On était toutes très inquiètes.

J'époussetai le sucre sur mes mains.

— Merci.

Veronica jeta un coup d'œil à ma mère derrière elle, puis se pencha en avant pour me parler à voix basse :

— Et on espère que Cassie ne tardera pas à revenir, elle aussi.

Je ne comprenais pas pourquoi elle chuchotait. Aussi consultai-je les autres filles du regard. Elles se contentèrent de hocher la tête comme de bons petits chiens. J'attrapai un croissant.

— Moi aussi.

Veronica fronça les sourcils.

— Ah bon... ? Je croyais que ta mère avait dit que tu ne te souvenais pas d'elle ?

— Ou de nous, intervint Candy Alderman. (Elle aussi semblait fascinée par le sachet de douceurs.) En tout cas, ça fait plaisir de voir que ton appétit n'a pas changé.

Je me figeai, le croissant à mi-chemin de la bouche.

— Ah oui ?

— Tu as toujours mangé comme un mec, m'assura Candy.

— C'est tellement vrai, murmura ma mère contre son verre de vin, les yeux rivés au plafond.

Je baissai la viennoiserie. J'ignorais s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise chose que j'aie conservé mon appétit visiblement masculin. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Je n'arrêtais pas de penser à la fille que j'avais vue dans mon esprit, l'enfant blonde qui avait eu l'air tellement heureuse et réelle. J'aurais voulu savoir qui elle était.

— Alors..., dit Candy en laissant traîner la dernière syllabe. Tu ne te souviens vraiment de rien ?

D'un seul coup, mon appétit disparut. Je replaçai le croissant dans la boîte et regardai ma mère en coin. À présent, j'avais toute son attention.



— Non, mais selon le docteur, ma mémoire ne devrait pas tarder à revenir.

Les filles parurent soulagées. Elles se mirent alors à parler du lycée, du début imminent de la saison de base-ball qui, apparemment, était un événement par ici, et de ce qu'elles comptaient faire le soir même. J'étais invitée, mais ma mère leur expliqua gentiment qu'il était hors de question que je mette un pied hors de la maison de sitôt. Génial. La conversation tourna ensuite autour du petit ami dont je ne me souvenais pas.

— Il est tellement sexy ! s'extasia Candy d'une voix aiguë. Il est parfait.

— C'est vrai, acquiesça Veronica en portant les mains à son cœur. Vous avez une relation idéale.

Je jetai un coup d'œil à celle qui ne disait rien, une brune à mèches blondes qui se contentait de triturer une petite serviette en silence.

— Il s'est beaucoup inquiété pour toi, reprit Candy, tout sourire. Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as !

D'être en vie ou d'avoir un copain aussi formidable ?

Étonnamment, plus personne ne mentionna Cassie. Elles évitaient sans doute le sujet pour ne pas m'accabler. J'appréciais l'attention, d'autant plus que j'avais passé la nuit précédente à m'imaginer les pires scénarios quant à notre disparition. Malgré tout, je voulais en savoir plus à son sujet.

Lorsque la conversation se tarit d'elle-même, je sautai sur l'occasion :

— Est-ce que Cassie a dit quelque chose avant qu'on... disparaisse ? Est-ce qu'elle a parlé de ce qu'on allait faire toutes les deux ?

Veronica baissa les yeux et se mordit la lèvre.

— Elle ne...

— Je pense que ça suffit pour aujourd'hui, les filles, déclara maman qui venait d'apparaître derrière Veronica, un sourire pincé aux lèvres. Samantha a besoin de se reposer.

— Maman ! m'emportai-je, embarrassée d'être traitée comme une enfant.

Je glissai du tabouret de bar sur lequel j'étais assise. Quand je posai les pieds par terre, mes genoux s'entrechoquèrent. Ma voix, elle, s'était réduite à un murmure lorsque je répétais, comme à moi-même :

— Maman...

Elle adressa un regard interdit au groupe de filles qui pâlirent sous leur faux bronzage et, les yeux grands ouverts, elle m'attrapa vivement les mains.

— Que se passe-t-il ?

Mon cœur battait à tout rompre. Comment pouvais-je le lui expliquer ? Je savais que j'avais déjà parlé ainsi à ma mère. J'avais déjà éprouvé ce sentiment de frustration, d'agacement, de colère envers elle. Cette poussée d'exaspération familière au milieu du néant de souvenirs m'avait fait tourner la tête. C'était sans doute dérisoire pour les autres, mais pour mon cerveau presque vide, c'était formidable.

— Samantha ?

Tout le monde me regardait. Leurs visages étaient ceux d'inconnues. Contrairement à ce que Google et Doctissimo m'avaient promis, aucun flot de souvenirs ne me submergeait, aucun flash de déjà-vu ne m'apparaissait. La veille, j'avais écumé les sites internet parlant d'amnésie dissociative. Tout ce que j'en avais tiré, c'est que cette forme d'amnésie était la plupart du temps liée à un événement traumatique ou à une maladie mentale (super). Il y avait très peu d'informations sur la manière de retrouver la mémoire, si toutefois c'était possible.